

JANETTE PAUL

J'AURAIS MIEUX FAIT DE ME TAIRE

(BOOMERANG THÉRAPIE)



**J'AURAIS
MIEUX FAIT
DE ME TAIRE
(BOOMERANG THÉRAPIE)**

JANETTE PAUL

J'AURAI
MIEUX FAIT
DE ME TAIRE
(BOOMERANG THÉRAPIE)

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Maryline Beury*



Titre original
AMBER AND ALICE

Éditeur original
First published by Random House Australia Pty Ltd.
This edition published by arrangement
with Penguin Random House Australia Pty Ltd.

© Janette Paul, 2017
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Pour maman, qui a toujours adoré cette histoire.

Chapitre 1

Amber entrouvrit un œil. La lumière du jour lui fit l'effet d'une piqûre d'aiguille dans le nerf optique. Pourquoi disait-on toujours que la gueule de bois donnait mal aux cheveux ? Plutôt mal aux yeux, oui ! Et son cerveau semblait réduit en bouillie.

Elle grimaça. Où se trouvait-elle ? Elle essaya de relancer son activité neuronale, histoire de comprendre sa situation. A priori, elle était avachie dans le siège avant d'une voiture – et pas la sienne. Une vibration régulière qui lui donnait la nausée indiquait que cette voiture roulait à vive allure. Ça sentait le neuf, là-dedans. Sa jupe était remontée sur ses cuisses, elle portait des collants mais pas de chaussures, et des épingles à cheveux lui labouraient la nuque. Elle avait la bouche pâteuse de quelqu'un qui a trop bu la veille et la langue aussi sèche et râpeuse que si elle avait léché du gravier.

OK, le mystère avait assez duré. Il était temps de le lever. Elle posa les mains sur ses yeux, ouvrit prudemment les doigts en éventail, et regarda en direction du conducteur. C'était en fait une conductrice. Une blonde aux cheveux longs et raides. Vêtue d'un gilet mauve en crochet. Un drôle de frisson parcourut Amber. On aurait dit...

— Maman ?

C'était absurde, mais trop tard ! le cri lui avait échappé.

Une voix tout enjouée lui répondit :

— Dis donc, tu as vraiment dû te cramer, toi !

Amber geignit en même temps qu'elle reprenait conscience. Ce n'était pas sa mère qui conduisait, non, mais ça ne valait pas tellement mieux.

— Tu veux que je m'arrête, si tu ne te sens pas bien ?

— Laisse tomber.

Amber se frotta les yeux et se redressa un peu sur son siège en tirant sur l'ourlet de sa robe. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire la veille pour atterrir dans une voiture avec sa sœur au volant ?

— On est où ? demanda-t-elle.

— Sur la M1.

Elle plissa les yeux. Trois voies de circulation. Des arbres. Des vallées. Des collines.

— Et on vient d'où ?

— Demande plutôt où est-ce qu'on va ! répondit Sage avec excitation. Vers le nord !

Elle désigna la route droit devant puis indiqua sa gauche :

— Et ensuite, à l'ouest.

— Ah bon ?

— Oui. À l'ouest !

Amber serra les dents. C'était sa sœur tout craché : des réponses laconiques, énigmatiques... Pénibles, quoi.

— Qu'est-ce qu'il y a, à l'ouest ? Non, attends, ne réponds pas !

Elle prit quelques secondes pour réfléchir. Sans une question précise, bien cadrée, elle risquait de rouler au moins dix kilomètres de plus avant que Sage en vienne aux faits et lui explique clairement ce qu'elle fichait sur la M1 dans la voiture d'elle ne savait qui, avec sa folle dingue de frangine.

— Je te la refais, Sage : Dis-moi pourquoi je me trouve dans cette voiture.

— Parce que ça s'est enchaîné parfaitement ! Rhonda s'est pété le bras, toi tu as pété les plombs – et pas juste à cause du champagne d'hier, hein ! Et maintenant, te voilà libre comme l'air !

— Comment ça, libre comme... Comment ça hier ?

Amber baissa les yeux sur sa petite robe noire, ses collants filés, ses chaussures noires à talons rouges échouées à ses pieds comme si elles aussi avaient la gueule de bois. Hier *soir* ? Elle ferma les yeux et rassembla ses souvenirs : la fête annuelle de clôture des comptes au boulot, toute la boîte dans un club huppé. Les directeurs, la clique des juristes, le nouveau du Contentieux qui discutait avec les filles des ressources humaines faute de mieux. Des tables de dix, des plats gastronomiques... une débauche de décoration florale dont le prix aurait suffi à effacer la dette du cursus universitaire entier d'un étudiant. Écœurant. Révoltant. De quoi la remonter comme une horloge, et encore plus que les blablas, les notes de service et les décisions marketing qui avaient eu lieu avant. De quoi la...

Soudain, elle comprit. En une seule soirée, elle venait de se saborder.

— Gare-toi, vite, gémit-elle en se collant une main sur la bouche.

— Tu veux vomir, finalement ?

— Non, je veux mourir !

Mais quelle pauvre débile ! Quelle pauvre conne ! Hier soir, elle avait tout simplement pulvérisé la carrière pour laquelle elle s'était battue toute sa vie. Une vie foutue, maintenant. Soufflée par une véritable explosion nucléaire, flottant désormais sous l'ombre du champignon atomique. Et dire qu'elle avait déclenché l'explosion elle-même en jetant ses grands principes au visage de tout le gratin de l'entreprise ! Quelle folle, quelle arrogante !

Elle se ratatina sur elle-même et gémit de plus belle.

— Tiens bon, Amber. Je m'arrête tout de suite.

Sage se gara et Amber se précipita dehors. Elle avait envie de hurler, mais entre le coup de frein de Sage, le choc de l'air frais, la gueule de bois et sa prise de conscience soudaine, ce ne fut pas un cri qui sortit de son estomac...

Sage lui tendit une bouteille d'eau. Amber la saisit, se rinça la bouche et recracha. Maintenant qu'elle avait

perdu son boulot, quelle importance si elle perdait aussi son glamour ?

— Ça va mieux ?

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle aurait pu s'asseoir par terre dans la poussière et pleurer, si elle avait été seule. Mais pas ici, et pas en présence de sa sœur. Alors, elle se retint.

— Ouais, super. Laisse-moi juste une minute.

Des voitures passaient en trombe, soulevant des tourbillons de poussière tandis que des frissons couraient partout sur sa peau. Ses mèches folles lui fouettaient les joues. Elle croisa les bras pour se réchauffer et tenter de se ressaisir.

— Il y a un manteau à l'arrière de la voiture, lui dit Sage.

Amber leva les yeux. La voiture en question se révéla un quatre-quatre. Gros, carré, bleu foncé et rutilant.

— À qui appartient cette voiture ? demanda-t-elle.

Sage sourit et claqua des doigts, comme si le véhicule était le résultat d'un tour de magie.

— À Rhonda.

La Rhonda qui s'était cassé le bras, supposa Amber.

— Elle est au courant que tu l'as ?

— Plutôt, oui, elle a même insisté pour que je la prenne. Elle sait reconnaître les signes du destin, elle.

Amber fit rouler sur son front la bouteille d'eau fraîche en réfléchissant à la prochaine question à poser. Une question claire, appelant une réponse claire.

— Pourquoi sommes-nous sur la M1 dans le quatre-quatre de Rhonda ?

— Parce qu'il faut d'abord emprunter la M1. Direction nord, puis ouest. Ensuite, on prendra ouest-ouest. Je t'ai déjà expliqué tout ça hier soir.

— J'étais soûle, hier soir.

— Fracassée, même.

— Alors réexplique-moi.

Sage soupira.

— Rhonda a acheté ce quatre-quatre pour remplacer la vieille Holden qu'elle était sur le point de revendre.

Après, on a divisé le coût qu'il restait, assisté à la réunion de présentation, rencontré les autres. Notre chef – le super-héros avec le marteau – nous a dit de faire un tour d'essai avec le chargement, ce qui n'était pas superflu, vu qu'on a dû s'y reprendre à trois fois pour tout faire tenir dedans. C'est un vrai Tétris, là-dedans.

Sage parlait vite et mécaniquement, comme si le sujet avait été abordé dans les grandes largeurs au moins quinze fois précédemment. La lanterne d'Amber ne s'en trouvait pas franchement éclairée.

— On a chargé mercredi, poursuit Sage. Rhonda est tombée dans l'escalier jeudi, tu as pété les plombs vendredi – il était temps, d'ailleurs – et maintenant c'est samedi, il est 9 h 30, ça commence à 10 heures à Denman et on est à la bourre.

Le ventre noué, Amber attendait en vain que son cerveau décode les explications de sa sœur.

— Qu'est-ce qui commence à 10 heures à Denman ?

— Le circuit auto-tour, répondit Sage plus fort et en détachant les syllabes comme si Amber était sourde ou sénile. Une voiture qui mène, cinq qui suivent, Uluru, Alice Springs, retour.

— Alice Springs ?

— Oui ! Ça y est, elle a pigé.

Non, *elle* n'avait pas pigé.

— Tu plaisantes ? C'est à, quoi... deux jours de route ?

— Quatre jours, rien que pour l'aller. Mais on fait le voyage en deux semaines parce que, évidemment, on ne va pas conduire tout le temps. On va randonner, visiter des trucs historiques... et on va admirer de superbes, superbes couchers de soleil. Ça va être génial !

Sage souriait maintenant de toutes ses dents, sur-excitée, certaine qu'Amber allait se rallier à son enthousiasme.

— Sérieux, tu as vraiment cru que je vais te suivre jusqu'à Alice Springs ?

Deux semaines dans une voiture avec sa sœur ? Jamais de la vie.

— Tu étais partante, hier soir.

— Je répète : hier soir, j'étais soûle.
— Fracassée.
— Fracassée. Donc, irresponsable.
— C'est ce que j'ai essayé de te dire, mais tu as insisté.
— Ah oui, et j'ai fait ça comment ? J'ai grommelé « Un road-trip familial de deux semaines, qu'est-ce qu'on va rigoler », et tu as interprété ça comme un désir profond de ma part d'être traînée dans cette voiture, à moitié inconsciente ?

— Non, on était déjà dans la voiture, devant chez toi, à ce moment-là. J'ai dit « C'est une idée en l'air, un peu folle ». Et toi, tu as dit « Putain, pas du tout ! Au contraire, c'est une idée brillante ! À fond ! Mes petites chéries, on tient un projet d'enfer. C'est décidé : on y va ! »

— Je n'ai pas dit « mes petites chéries ».

— Si, si, si. Et tu as même refusé de sortir de la voiture. Tu te souviens de ça ?

Sage poursuivit en beuglant :

— « Je vais faire ce circuit. Je ne sors pas d'ici avant de voir Uluru ! », voilà ce que tu as dit ! Et tu as fait semblant de t'enchaîner au siège.

Amber se prépara à protester mais un souvenir brumeux lui revint soudain : une rue sombre, la lueur blafarde du réverbère, ses jambes croisées sur le tableau de bord et ses bras noués dans le dos du siège passager. OK, elle avait vraiment déraillé sur toute la ligne.

Sage triompha :

— Ah ! Je vois que tu te souviens.

— Mouais, un peu.

— Tu peux remonter en voiture, maintenant ? demanda Sage.

Il faisait froid et, vu la vitesse à laquelle roulaient les automobilistes, il n'était pas prudent de rester trop longtemps ainsi au bord de l'autoroute. Sage haussa le ton :

— Dépêche-toi, toute la chaleur s'en va !

Seulement, Amber ne voulait pas monter dans cette voiture. Elle ne voulait pas plus parcourir la moitié du pays, sans but précis qui plus est. Dans le genre, elle

avait déjà trop donné et il n'était pas question que ça recommence.

— Allez, Amber !

— Non. Je ne vais pas à Alice Springs.

— Tu viens de te faire virer de ton boulot. Qu'est-ce que tu as de mieux à faire ?

Les larmes lui montèrent à nouveau aux yeux. Comment sa sœur aurait-elle pu la comprendre ? Sa sœur toujours prête à se lancer dans de nouvelles aventures, toujours excitée par l'insolite et le farfelu. Sa sœur anticonformiste.

— Je ne vais pas à Alice Sp...

— Arrête ça, Amber, tu n'as pas quinze ans ! Grimpe dans cette bagnole avant qu'on se fasse emboutir par un camion.

Amber regarda tout autour, le bush et les collines. Si, justement, elle se sentait envahie par les mêmes émotions qu'à l'époque de ses quinze ans : un mélange amer de tristesse, de colère et de résignation. Quel choix avait-elle ?

Chapitre 2

— Quand je pense qu'on est en train de tracer la route toutes les deux... Maman serait sciée de nous voir, dit Sage, tout sourire, en passant la cinquième vitesse.

Amber lui coula un regard noir. Elle n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle.

— Tu as raison, tu sais, reprit Sage. Elle penserait sûrement que partir en voyage organisé, c'est n'importe quoi. Mais Rhonda n'envisage pas d'autre façon de prendre des vacances ; elle est un peu obsédée par l'organisation... comme toi.

Obsédée ? Amber leva les yeux au ciel. Pour Sage, fixer le jour et l'heure, c'était déjà être maniaque.

— Et puis, Rhonda ne pouvait prendre que deux semaines de congé. Alors que toi, tu as tout ton temps, maintenant !

Amber préféra détourner la tête. Dire qu'un mois plus tôt, la dernière fois qu'elle avait parlé avec Sage autrement que cinq minutes au téléphone, elles en étaient encore à échanger des propos banals et habituels autour d'un café, sur la plage : « Alors, qu'est-ce que tu fais en ce moment ? » ; « Non, on commence par toi ! Dis-moi ce que toi tu fais de ta vie en ce moment ? » À présent, Amber n'avait plus de vie.

Quant à Sage, elle semblait avoir perdu la raison.

— « On file vers le nord, mes petites chéries ! » s'exclama de nouveau celle-ci. Tu te souviens, c'était le cri de guerre de maman !

— Pour sauver les vaches, maugréa Amber.

— Ah oui, les vaches, ha ha ! Et sauver les baleines. Et la forêt. On avait échoué dans ce trou perdu.

Amber se rappelait un autre cri de guerre de leur mère : « L'enseignement à domicile, mes petites chéries, il n'y a que ça de vrai. Comme ça, vous et moi, on peut aller où on veut, quand on veut. » Petites chéries auxquelles on n'avait jamais demandé leur avis sur la question.

— Comment elle s'appelle, déjà, cette ville où on va ?

Sage prit cette question pour une forme d'adhésion et la regarda avec bonheur.

— Denman.

— Denman, répéta Amber.

Là-dessus, elle formula son propre cri de guerre silencieux : *Pas plus loin que Denman*. Une fois là-bas, elle sauterait dans un bus ou un train, ou même un taxi s'il le fallait. Mais elle n'irait *pas plus loin que Denman*.

— Ça va être génial, s'exclama Sage.

— C'est ça. Réveille-moi quand on y sera.

Ce n'est pas Sage qui la réveilla, mais le bruit imperceptible d'une portière qu'on fermait doucement. Amber ouvrit les yeux et massa son cou endolori. Tout en la surveillant furtivement, sa sœur venait de contourner vite fait le capot de la voiture et se dirigeait vers le parc à côté duquel elles étaient garées. Qu'est-ce qu'elle croyait, Sage ? Que si elle dormait encore au premier arrêt, Amber changerait d'avis et hop ! en route pour deux semaines ?

Sage pressa le pas. Sa jupe longue battait les lacets de ses rangiers, ses cheveux ondulaient comme une rivière d'or. Elle agita les bras au-dessus de la tête pour attirer l'attention d'un groupe de personnes rassemblées à l'ombre d'un eucalyptus. Les « autres », présuma Amber. Les suiveurs et le leader, le type au marteau de super-héros – quoi que cela puisse signifier. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 11 heures passées ;

plus d'une heure de retard au rendez-vous, et encore plus vaseuse malgré son petit somme. Son état n'allait pas s'arranger tout de suite.

Elle glissa les pieds dans ses escarpins, ouvrit la portière sans ménagement, descendit de voiture et prit un instant pour remettre sa robe en place – c'est-à-dire juste au-dessus des deux trous qui couronnaient ses collants au niveau des genoux. Là, elle aperçut son reflet dans la vitre arrière du quatre-quatre. Une catastrophe. Elle avait de grosses traînées de mascara sous les yeux, faute de fond de teint ses taches de rousseur réapparaissaient, des mèches collées de laque et hirsutes comme du foin roussi hérissaient sa tête, l'épaule de sa robe était déchirée. Il ne lui manquait plus qu'un numéro d'identification pendu au cou pour avoir l'air d'une délinquante. Elle baissa les yeux sur son collant filé et ses hauts talons rouges. *Tu as surtout l'air d'une pute qui a travaillé toute la nuit*, songea-t-elle. Pas le meilleur look pour prendre le bus ou le train direction Sydney.

Il suffisait qu'elle se change et, allez, elle aurait seulement l'air fatigué. Elle ouvrit le hayon. Les sièges arrière étaient abaissés et l'espace intérieur rempli d'un monticule recouvert d'une bâche goudronnée. L'ensemble ressemblait davantage au coffre d'un trafiquant d'armes qu'à la malle de filles en vacances. Amber écarta le bord de la bâche et trouva deux sacs de voyage coincés entre la portière et le reste du chargement. Ils paraissaient contenir le plein de vêtements. Elle en ouvrit un, aperçut de la fourrure rose et ne chercha pas plus loin : c'étaient les affaires de Sage. Quelque chose d'un jaune pétant apparut d'abord dans l'autre sac, puis, en dessous, un survêtement, ainsi qu'une quantité impressionnante de chaussettes de sport. Pas le genre de choses qu'elles portaient ni l'une ni l'autre habituellement. Sage se fournissait dans les friperies. Elle achetait tout et n'importe quoi du moment que ce n'était pas « tendance ». Mais, bon, elle avait peut-être adapté ses choix à la perspective de passer l'hiver en plein désert.

Amber souleva davantage la bâche et plongea la tête dans le coffre. Elle se mit à fouiller dans la masse des cartons, des sacs de toile et autres boîtes en plastique, pour dénicher le sac où seraient cachées ses affaires. Au moment où elle se décidait à grimper carrément à l'intérieur, elle entendit Sage qui disait :

— ... et pour vous présenter nos excuses avant que nous nous mettions en route.

— Où sont mes affaires ? lança Amber tout en farfouillant de plus belle. Et d'abord, je ne m'excuse de rien du tout. Je veux juste...

Un coup de Klaxon strident la fit se retourner. Derrière elle, Sage était morte de rire de la voir à quatre pattes. Les « autres », quant à eux, semblaient tout simplement sidérés.

— Quoi ? Merde ! lança Amber.

Elle s'efforça de retrouver une position plus digne mais n'obtint pas le résultat escompté : elle glissa, heurta du menton l'arête d'une caisse et finit par se cogner la tête contre l'encadrement du hayon avant de se vautrer franchement sur le bitume. Ce n'était que le début des ennuis : en voulant couvrir ses cuisses, elle déchira un peu plus sa robe tandis qu'un de ses talons cédait dans un craquement sec, annonçant l'imminence d'une seconde chute certaine.

C'est là qu'une grande main se referma sur son bras et lui évita l'humiliation ultime.

Un silence stupéfait tomba. Amber afficha un sourire.

— Ah... eh bien, voilà, voilà, dit-elle. Bonjour tout le monde.

Sage fut la première à reprendre ses esprits mais ce fut pour éclater de rire de nouveau.

Amber montra les crocs :

— Sage ! gronda-t-elle.

— Pardon, c'était trop drôle.

Elle se tourna vers le groupe.

— Je vous présente ma sœur, Amber. Je vous avais dit qu'on allait bien rigoler, avec elle.

Sauf que personne ne riait. Le groupe la toisait avec consternation, depuis ses vêtements déchirés jusqu'au désastre de sa coiffure et de son maquillage ruiné.

Et alors ? Qu'ils pensent ce qu'ils voulaient ! Elle n'irait *pas plus loin que Denman*.

— En tout cas, dit-elle en vacillant, ça prouve qu'il ne faut pas croire ceux qui disent que la petite robe noire convient en toutes circonstances.

Tout le monde se tourna alors vers Sage. Pour qu'elle s'excuse, peut-être ? Ou pour lui proposer un remboursement intégral si elles acceptaient toutes les deux de renoncer au road-trip ?

Sage avait parlé de cinq participants ; en fait, Amber comptait au moins dix personnes – cinq couples, apparemment, plus deux gamins qui la regardaient comme une extraterrestre tombée du ciel. Leur mère les pressait contre elle, à croire qu'elle craignait qu'en approchant trop ils soient contaminés ! Il y avait aussi ce type, peut-être celui qui l'avait empêchée de tomber ; il la regardait par-dessous le bord de son chapeau miteux. L'ombre dissimulait l'expression de ses yeux, mais sa posture – jambes raides et bras croisés – était suffisamment éloquente.

Amber se composa un petit sourire forcé et remit un peu d'ordre dans sa tignasse tandis que Sage expliquait la chute de Rhonda dans l'escalier et le funeste coup d'éclat d'Amber à sa soirée professionnelle, la veille. Tandis qu'elle entamait son laïus sur le rôle du destin, Amber farfouilla de nouveau dans le coffre et enfila sur sa tenue piteuse un manteau à imprimé zèbre qui devait appartenir à Sage. Par où allait-elle pouvoir échapper à ce piège ?

Il y avait des espaces verts des deux côtés de la route, une voie ferrée qui les traversait – bonne nouvelle –, et, au loin, ce qui ressemblait à un complexe de magasins et à l'enseigne d'un pub. La gare se trouvait sûrement dans cette direction. Mais pour la rejoindre, elle allait devoir marcher et donc trouver des chaussures et une

tenue plus correcte. Seule Sage savait où elles se trouvaient dans le tas de bagages.

— On pourra y aller dès qu'Amber sera prête, annonça Sage.

Une rumeur dubitative et réprobatrice monta du groupe.

— Sage, s'écria alors Amber, mais qu'est-ce que tu racontes ?

Sa sœur l'ignora et adressa au groupe des signes rassurants. Tout est sous contrôle, semblait affirmer son sourire.

— Sage ? répéta Amber.

— Écoute, tu as besoin de ce break et ça va être génial, répondit enfin Sage en lui tapotant le bras.

Amber se dégagea.

— Je n'y vais *pas*, je t'ai dit ! Où sont mes fringues ?

— Là, dans le sac de Rhonda.

Elle désigna un des sacs de voyage qu'Amber avait déjà fouillés.

— Ce n'est pas à moi, tout ça.

— En partie, si.

— Non.

— Si.

Amber inspira à fond. Elle était agacée et plombée par sa gueule de bois, elle avait besoin de bon sens.

— OK. Alors où sont mes chaussures ? Je ne vois pas de chaussures, là-dedans.

— C'est bête, pour ton talon. J'adore les escarpins vernis.

— Sage ! Réponds !

— Porte de derrière, côté conducteur, sac poubelle.

Amber boitilla sur ses escarpins ; elle découvrit bientôt avec soulagement sa bonne vieille paire de tennis, et sa joie grandit encore quand elle vit son sac à main derrière le siège de Sage. Elle passa la bandoulière sur son épaule, enfila les tennis et boutonna le manteau.

— Où vas-tu comme ça ? demanda Sage comme Amber passait devant elle.

— Au pub.

— Boire ? Encore ?

— Je vais manger des frites et boire un Coca pour soigner ma gueule de bois, puis j'attraperai un train.

Sage ferma le coffre.

— Attends, je vais te conduire. Histoire d'être sûre qu'il y ait bien un train.

— Train, bus, avion... je ne vais pas faire la difficile, ajouta Amber en montant dans la voiture.

Les « autres » affichaient des mines outrées. Tout en mettant le contact, Sage leur signifia par geste qu'elle serait vite de retour.

— Qu'est-ce qui se passe, encore ?

C'était le type au chapeau miteux. Il venait de s'appuyer contre la fenêtre de Sage. Allait-il les empêcher de partir ?

— Tom, je te présente ma fêlée de grande sœur, Amber. Amber, notre intrépide chef de circuit, Tom Baxter.

Il lui lança un regard noir. Amber lui adressa un sourire gêné. C'était le même type qui l'avait vue fesses en l'air dans le coffre.

— Bien, maintenant que les présentations sont faites, poursuivit Sage, j'y vais. Je n'en ai que pour deux minutes.

L'homme ne bougea pas.

— Où ça ?

Tom regarda de nouveau Amber. Son expression était indéchiffrable à ceci près que, en faisant bien attention, on décelait un peu d'agacement chez lui à la façon dont il serrait les dents. Sage se tourna vers Amber, l'air de lui dire *Pas un mot de plus*. C'était absurde de ne pas s'expliquer. Les « autres » se moqueraient bien de perdre deux minutes supplémentaires sur l'horaire si cela leur permettait de se débarrasser d'une enquiquineuse. Mais après tout, si Sage préférait faire durer les malentendus, c'était son problème.

— Dépêchez-vous, alors, ordonna le chef de circuit sans quitter Amber des yeux.

Sur ce, il donna une petite tape sur la carrosserie puis s'écarta pour laisser Sage faire son demi-tour.

— Tu le trouves cool, ce mec ? demanda Amber.

— Carrément ! C'est lui, le super-héros avec le marteau.

Mais quel marteau ? Amber secoua la tête. Décidément, quatre-vingt-quinze pour cent de ce que sa sœur lui avait raconté ce matin lui échappait. Mieux valait s'assurer encore une fois que Sage avait bien compris.

— Je ne pars pas avec toi, c'est clair ?

Sage parut sur le point de répondre, puis elle détourna la tête pour vérifier que la voie était libre sur la longue route infiniment droite qui menait vers la sortie ouest de la ville.

Chapitre 3

— Écoute, Amber.

Sage avait garé la voiture sur le trottoir, devant le pub ; elle se tourna sur son siège pour s'adresser à Amber.

C'était son ultime tentative. Elle allait forcément lui servir quelque chose du genre : *Tu as besoin de vacances*, ou : *Tu travailles trop*, ou : *Ça va changer ta vie de rouler sans but*.

— Trop tard, dit Amber. On se sépare ici.

Elle ouvrit sa portière, pressée d'échapper aux sollicitations de sa sœur.

L'atmosphère du pub, chaude et tamisée, contrastait agréablement avec le froid vif de cette claire matinée d'hiver. Amber s'habitua à la pénombre et s'approcha du barman ; elle sentait Sage sur ses talons, et sans doute encore pleine d'espoir de la faire changer d'avis.

— Je peux commander à manger ? demanda-t-elle.

— Oui, là, derrière.

Il y avait là des brochures sur un présentoir.

— Auriez-vous les horaires des trains, par hasard ?

Le barman balança une serviette sur son épaule et se cala contre le comptoir.

— Il n'y a pas de gare ici, ma belle. La voie ferrée, c'est pour le charbon.

— Des horaires de bus, alors ?

— Où est-ce que vous allez ? demanda-t-il comme s'il y avait tout un choix de brochures caché quelque part.

— À Sydney. Et le plus tôt possible.

— Amber...

Voilà que sa sœur adoptait un ton grave, maintenant.

— Le prochain est à 14 h 35, dit le barman. Il vous dépose à Muswellbrook pour la correspondance vers Newcastle, et là-bas vous changez pour prendre le train, celui de Sydney. Vous serez à Central vers minuit.

... Il n'était pas encore midi.

— Si vous pouvez attendre jusqu'à demain matin, vous ferez le trajet en six heures. Mêmes correspondances, mais avec moins d'attente.

— Amber, écoute-moi une minute.

Sage lui prit le bras et essaya de l'emmener à l'écart. Amber la repoussa.

— Et l'avion, sinon ? Il y a un aéroport près d'ici ?

— Il y a des vols toute la journée au départ de Dubbo.

— Parfait. C'est où, Dubbo ?

Le barman désigna la route d'un coup de menton.

— À l'ouest.

— Quelle distance, à l'ouest ?

— Environ deux heures et demie, trois heures de voiture.

— J'ai un quatre-quatre, déclara Sage, le cœur plus léger. Le groupe va à l'ouest, donc je peux t'emmener là-bas.

— Ça ne me prendrait pas plus de temps d'aller directement à Sydney en voiture, maugréa Amber. Et si je louais une voiture ?

— On n'a pas de ça ici, ma belle. Il faut aller jusqu'à Muswellbrook et attendre lundi.

— C'est dans deux jours, dit Sage en secouant la tête. Ça fait un peu long.

— Un taxi ? suggéra Amber.

Le barman arbora un grand sourire.

— Ah, oui, on a un taxi. Et un chauffeur de taxi – c'est lui, là-bas. Hé, Bones ! Tu veux une cliente ?

Un homme maigrichon releva le nez de sa pinte de bière ; barbe de deux jours, casquette de baseball usée enfoncée au ras de ses petits yeux vitreux. Une voix mouillée et traînante lui sortit de la bouche :

— Où c'que vous allez ?

— La dame veut aller à Sydney, au plus vite.

Bones essaya de se redresser sur son tabouret.

— Ça va coûter un peu. Faudra que j'reviennne.

— Bien sûr, dit Amber.

Ce n'était pas le prix qui la tracassait. Elle chuchota au barman :

— Depuis combien de temps est-ce qu'il est là ?

— Trois ans.

— Très drôle.

— C'est ça, vos deux minutes ?

Tout le monde tourna la tête du côté de la porte – Amber, Sage, le barman, et même Bones à l'autre bout du bar. Tom, le guide du circuit, n'avait vraiment pas l'air content.

— Oh, on n'est pas en train de boire, assura Sage avec un sourire. On est...

Amber coupa court.

— Est-ce que le circuit passe par Dubbo ? demanda-t-elle.

La réponse de Tom fut ferme :

— On ne fait pas de détour.

— Vous passez à proximité ?

Il croisa les bras.

— On s'arrête pour déjeuner *vite fait* à Dunedoo.

Amber interrogea le barman du regard.

— C'est à environ une heure de Dubbo, dit-il.

— Dans vos rêves, répliqua Tom. À cause de vous, on a déjà un paquet de route à faire cet après-midi, et on arrivera après la tombée de la nuit. Pas le temps en plus de faire un détour.

Elle regarda à nouveau l'homme qui savait tout.

— Des taxis, des bus à Dunedoo ?

— Taxi, je ne peux pas vous le promettre, mais vous pourrez peut-être trouver un covoiturage à la station-service.

Du stop, quoi, pensa Amber. Des routes de campagne paumées... des serial killers...

— Bon, j'ai quatre voitures qui attendent depuis une heure et demie, lança Tom, cette fois excédé. En ce moment, elles sont garées dehors, devant ce pub, avec le moteur qui tourne. Alors je ne sais pas quel est votre problème, mais nous, on part dans deux minutes. À vous de voir si vous suivez.

Il regarda tour à tour Sage et Amber puis tourna les talons et sortit.

Sage attrapa Amber par le bras et le talonna vite fait... avant de stopper net et de hausser les épaules.

— Bon, après tout, à toi de voir. Tu peux être en route dans deux minutes, ou poireauter jusqu'à demain.

À croire que, comme Tom, elle se fichait pas mal de pousser Amber dehors et de la boucler dans le quatre-quatre de Rhonda. Mentreuse.

Amber sentit la panique la gagner. Il fallait choisir : le bus, la voiture, une longue nuit en train, ou à Denman, ou... trois heures de route vers l'ouest juste pour prendre un avion vers l'est, pendant que Sage essaierait de l'entraîner pour deux semaines de plus...

— Hé, Bones, lança-t-elle. Combien pour m'emmener à Sydney ?

L'homme avisa Amber, ses collants filés, son manteau zébré.

— Z'êtes une professionnelle ? J'en ai d'jà eu. On peut s'arranger pour le tarif, si vous voulez.

Amber se décomposa.

— Allez, laisse tomber, murmura sa sœur à son oreille.

Résumé des choix possibles : un type louche, ou son insupportable sœur. Et merde !

Lorsque Amber sortit du pub, le convoi de quatre-quatre commençait à quitter la rue principale. Sage avait dû courir jusqu'à sa voiture, car elle avait déjà ouvert la portière. Elle faisait de grands gestes pour signifier aux autres véhicules de passer devant.

Amber pressa le pas et s'entendit crier de mauvaise grâce :

— Attends ! Je viens avec toi.

Comme elle grimpa en voiture, ses yeux se posèrent sur ses collants filés, et elle se ravisa.

— Attends, dit-elle.

— Quoi encore ? Non ! Ils s'en vont !

— Deux secondes.

Elle alla vite fait ouvrir le coffre, en sortit le sac de Rhonda, claqua le hayon et revint se jeter sur le siège avant alors que Sage commençait à rouler.

— Ils sont déjà loin.

— Mais non, pas si loin que ça. De toute façon, il faut que je me change. Je ne voudrais surtout pas froisser cette tenue de pute.

Sage coula un sourire à sa sœur tout en appuyant sur l'accélérateur. Amber avait beau avoir la gueule de bois, s'être fait littéralement kidnapper et être désormais chômeuse, elle lui rendit son sourire. Parce que la situation était absurde, parce que c'était mieux que de pleurer, et parce que la liberté lui faisait signe à l'horizon.

— Ça va être génial, répéta Sage avec un air béat.

— Non. Ça va juste être quatre heures jusqu'à Dunedoo.

— Oui, bien sûr. Sauf si tu changes d'avis.

— Sage !

— Amber.

Ce n'était pas une simple réponse du tac au tac. Sage parlait de nouveau sur un ton sérieux.

— Non. Ne dis rien de plus, ordonna Amber.

— Mais...

— Je n'écoute pas.

Elle se boucha les oreilles.

— *La la la...*

Elle hissa le sac de Rhonda sur ses genoux.

— Je vais enfiler une tenue propre, normale, en bon état. Ne me gêne pas ce moment.

Alors qu'elle faisait glisser la fermeture Éclair du sac, Sage tenta de lui attraper le poignet et la voiture fit une embardée sur la route.

— Si tu cherches ton jean, il est dans l'une des poches latérales.

— Oui, eh bien, pas la peine de nous jeter dans le fossé pour ça.

— Oui, pardon, pardon. J'ai vu du linge propre et plié dans ta chambre en partant. Je me suis dit que ce serait plus pratique si je le rangeais dans ces poches, sur le côté, pour que tu n'aies pas à retourner tout le contenu du sac. Au cas où tu déciderais de te changer dans la voiture, quoi.

Amber avisa sa sœur d'un œil soupçonneux.

— Et voilà, c'est le cas ! conclut Sage en souriant comme si elle méritait des applaudissements.

— Très intelligent.

— Sous-vêtements et chaussettes dans l'autre poche.

— Formidable.

Amber retira son collant et se tortilla sur son siège pour se glisser dans son jean. Puis elle ôta sa robe de cocktail hors de prix, la lança à l'arrière et enfila un T-shirt à manches longues tout froissé dont Sage avait enveloppé ses sous-vêtements. Il faisait froid dehors, il lui faudrait plus qu'un simple vêtement de coton pour ne pas geler pendant le trajet de retour chez elle. Elle ouvrit le principal compartiment du sac et vit un *truc* jaune pétant. Un genre de couverture. Pas à elle, c'était certain. Vraisemblablement pas à Sage non plus – il y avait beaucoup à dire sur les goûts de Sage mais même elle savait que des cheveux blonds et des fringues jaunes, cela faisait globalement trop de jaune. Amber souleva la chose, qui se déploya : c'était un immense sweat-shirt.

— C'est à qui, ça ?

Sage y jeta un coup d'œil.

— Oh, ça ! C'est à Rhonda.

— C'est une géante, ta copine, ou quoi ?

— Pas loin. Elle fait un mètre quatre-vingt-six. C'était une joueuse de netball de haut niveau, aux Antilles. Des

épaules carrées comme celles d'un homme, des cuisses comme des poteaux télégraphiques, pas un pet de gras. En fait, elle est sacrément belle. Le jaune lui va super bien.

— J'espère, vu la quantité que ça fait.

Amber se remit à fouiller dans le sac ; nouvelle embarquée de Sage qui tenta une fois de plus de lui saisir le bras.

— Mais regarde donc ta route !

— Oui, oui. Mais pourquoi est-ce que tu ne mets pas le sweat-shirt de Rhonda, pour le moment ?

— Parce que ce n'est pas un sweat-shirt, c'est une djellaba.

— Ha ha !

Sage tenait toujours le bras d'Amber.

— Non, sérieusement, j'ai rangé les affaires de Rhonda sur le dessus, alors il vaut mieux ne pas tout sortir, on risque de ne pas arriver à les remettre dedans.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Et qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne compte pas emporter les fringues de Rhonda chez moi.

— Oui, mais...

Nouveau coup d'œil de Sage dans trois directions : le sweat-shirt, Amber, la route.

— Enfin, c'est un vrai casse-tête, le chargement, derrière. Si tout n'est pas rangé comme il faut, ça n'ira plus.

Pourquoi Sage insistait-elle autant ? Pff... Elle n'avait pas l'énergie d'écouter une nouvelle explication incompréhensible – ni de plonger de nouveau dans ce sac.

— OK. Comme tu veux.

Résignée, elle passa le sweat-shirt en ayant l'impression d'entrer sous une tente, et roula les manches trois fois pour laisser émerger ses mains. Elle s'installa alors plus confortablement. Et, de nouveau, elle fut submergée par une bouffée d'angoisse tandis que les images de la veille surgissaient dans sa tête. Qu'allait-elle découvrir dans son portable ?... Des tweets, des publications Facebook, des photos sur Instagram – et plus précisément, celles de son pétaage de plombs stupide et pitoyable à la table des

directeurs. À la simple idée de ce qui avait pu circuler sur les réseaux sociaux depuis des heures, elle avait des sueurs froides. Une vidéo virale devait déjà faire hurler de rire la planète : *Le craquage hilarant d'une cadre RH bourrée devant le gratin de la boîte*. Elle mourait de trouille, mais il fallait qu'elle affronte, qu'elle se connecte pour mesurer l'ampleur des dégâts et tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être dans sa vie. Ensuite, elle réserverait un vol et rentrerait chez elle.

Sauf que son portable n'était pas dans son sac.

Chapitre 4

Amber fouilla dans son sac à main, inspectant toutes les poches intérieures et extérieures.

— Où as-tu mis mon portable ? finit-elle par demander en essayant de ne pas paniquer.

— Nulle part, répondit Sage avec un haussement d'épaules.

— Comment ça, nulle part ? Tu n'as *pas pris* mon téléphone ?

— J'ai pris ton sac. Je pensais qu'il était dedans.

Amber examina le sol à ses pieds et regarda sous le siège. Puis elle se contorsionna pour tâter aussi loin que possible derrière le siège de Sage, où le sac se trouvait auparavant.

— Je ne le trouve pas.

— Il a dû tomber.

— À ton avis, pourquoi est-ce que je fouille partout ? s'écria-t-elle. Est-ce que tu l'as *vu* dans mon sac ?

— Je n'ai pas regardé, mais il y est toujours, normalement.

Normalement, oui. Toujours à portée de main, pour lui rappeler que toute sa vie bien organisée était au bout de ses doigts, protégée par un mot de passe. Elle essaya de se rappeler... Hier, elle avait répondu à un email en rentrant du boulot, puis elle avait traîné sur Twitter dans le bus bondé. Pendant le dîner, elle avait pris des photos de ses collègues des ressources humaines, qu'elle avait partagées sur Facebook. Des photos des fleurs hors

de prix, aussi, juste histoire de s'énerver un peu plus. Elle était en train de quitter la réception quand elle avait bêtement fait demi-tour pour dire sa façon de penser au directeur général. Elle n'avait pas pu laisser son téléphone sur la table, elle l'aurait pris en se levant, pour le mettre dans son... dans sa pochette de soirée ! Pochette qui était... ?

— Sage ? Comment ai-je atterri dans ta voiture avec ma robe de soirée ?

— Je suis venue te chercher.

— À mon appartement ?

— Non, à ton dîner prout-prout.

C'était absurde. Amber n'aurait jamais demandé à sa sœur de venir la chercher à sa soirée. Ni nulle part, d'ailleurs.

— Comment savais-tu où j'étais ?

— Tu me l'as dit.

— Quand ?

— La dernière fois. Quand *tu* m'as appelée.

Amber se frotta le front, sentant un mal de tête commencer à lui vriller les tempes.

— Quand est-ce que je t'ai appelée ? Non, attends ! Explique-moi tout, depuis le premier coup de fil.

— Bon, alors...

Sage se tortilla sur son siège comme si elle s'installait pour regarder une série télé. Amber espéra ne pas avoir à attendre leur arrivée à Dunedoo pour connaître le fin mot de l'histoire.

— *Je* t'ai appelée vers 9 heures, reprit Sage. Tu étais à ton super dîner, il y avait du bruit et les discours allaient commencer, alors tu m'as dit que tu me rappellerai, mais tu ne l'as pas fait. Du coup, je t'ai appelée vers 10 heures, je t'ai raconté pour Rhonda, le destin, l'Australie centrale, tout ça, et tu m'as dit « arrête tes conneries » et qu'il fallait que tu y ailles. Je t'ai encore appelée vers 11 heures, tu étais aux toilettes, tu m'as soulée avec une histoire de fleurs et de frais d'université, et tu m'as demandé si tu devais dire à cette bande de fumiers ce que tu pensais vraiment. J'ai répondu qu'il

fallait toujours dire leurs quatre vérités aux fumiers, tu m'as dit merci et tu as raccroché. Ça te revient un peu ?

Amber se souvenait d'un moment dans les toilettes, où elle se regardait dans le miroir, une main sur son oreille, l'autre s'agitant dans tous les sens comme si elle dirigeait un orchestre.

— Vaguement, oui, marmonna-t-elle.

— Environ une demi-heure plus tard, tu m'as appelée en me disant que tu avais vidé ton sac et qu'il fallait que je vienne te chercher parce que tu avais fait un coup à la maman et que tu savais que je comprendrais. Ce que j'ai fait. Venir te chercher. Sauf qu'on n'est pas allées directement à la maison, on est allées au bar d'en face pour que tu puisses trinquer à la santé de maman, de l'ADN et de la famille. Tout ça avec un discours différent pour les trois toasts. On remplissait les verres à chaque fois. Comme j'étais le chauffeur de la soirée, je buvais de la bière sans alcool. Toi, tu buvais...

— Du rouge.

Elle en sentait encore le goût, et elle se rappelait avoir eu l'impression que son ADN bouillait dans ses veines.

— C'est bon, ça me suffit. J'ai recollé les morceaux. Tout cela était la faute de sa mère.

— Donc, si je suis restée dans la voiture pendant que tu montais chez moi pour prendre mes affaires, le téléphone doit toujours être dans ma pochette de soirée.

Elle se tordit le cou pour regarder le chargement derrière elle, espérant apercevoir sa pochette.

— Tu l'as mise où ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Ma pochette.

— Dans ta chambre.

— *Chez moi ?*

— Ben, oui.

Sage haussa les épaules.

— De toute façon, il n'y a sûrement pas de réseau, là-bas.

Ah, l'Australie... un pays gigantesque, peu d'habitants, et d'immenses espaces sans couverture satellite.

Amber serra les dents en se disant que crier sur sa sœur ne ferait qu'aggraver son mal de tête.

— Tu veux de l'eau ? lui demanda Sage.

— Oui.

Et des antidouleurs. Et son portable. Internet. Un Coca et des frites bien chaudes. Un boulot. Elle attrapa la bouteille que lui tendait Sage, but à grandes gorgées et referma violemment le bouchon.

— Amber ?

Voilà que Sage reprenait cette voix insupportable.

— Non !

— Mais...

— Je ne veux plus entendre parler de ça, Sage !

Elle n'avait pas la force d'écouter sa sœur lui débiter tout un tas d'arguments pour essayer de la convaincre de faire ce voyage avec elle.

Sage poussa un soupir plein de frustration et de déception, ainsi que d'autre chose qu'Amber connaissait par cœur : sa sœur ne supportait pas qu'on ne l'écoute pas.

— Pas maintenant, précisa-t-elle, un peu radoucie. Laisse-moi une minute. Ou une heure. Non, deux.

Tout ce qu'Amber pouvait voir du convoi de quatre- quatre devant elles, c'était l'arrière du véhicule qui les précédait. On distinguait deux têtes à l'avant et une remorque qui tressautait derrière. Pas folichon. Elle contempla le paysage qui défilait. Une nature luxuriante et des cultures à perte de vue, interrompues parfois par une forêt d'eucalyptus ou une petite ville qui disparaissaient en un clin d'œil. Cela lui rappelait d'autres journées ensoleillées qu'elle avait passées à l'arrière d'une voiture à regarder le paysage, dévorée d'ennui et de frustration. Leçons d'anglais à partir du journal, de géographie par la carte routière, de maths au prochain arrêt-ravitaillement, additionner et soustraire les prix de l'essence et des courses. Leur mère, Goldie, appelait cela une vie de liberté. « Nous faisons un pied-de-nez aux conventions, les filles ! On décide nous-mêmes de notre

emploi du temps, on ne vit pas comme les autres. » Elle n'avait jamais compris qu'Amber, elle, *voulait* vivre comme les autres. Dans une maison pour au moins une année entière. Et aller à l'école, prendre sa place dans une salle de classe. Elle avait envie de routine et de règles, de choses logiques et prévisibles, pas de passion et de créativité.

Amber regarda Sage, qui ressemblait terriblement à une jeune Goldie Faraday-Jones derrière son volant. Quand elle était petite, sa mère s'était fait appeler « Goldie » à cause de la couleur dorée de ses cheveux, et elle avait conservé ce nom parce qu'il était bien loin de Leonora, son nom de baptême, qu'elle avait rejeté en tant que symbole de sa famille riche et conservatrice. Trois générations de chirurgiens très courtoisés, jusqu'à Goldie.

La dernière fois qu'Amber avait discuté avec sa mère, elle lui avait parlé de son nouveau travail de cadre en ressources humaines dans une grosse entreprise de conseil juridique. Goldie avait repoussé sa crinière dorée et s'était écriée : « Mon Dieu, tu es une capitaliste ! Tu ne tiens pas ça de moi. »

— Amber ?

Elle cligna des paupières et ouvrit les yeux. Elle fixa la longue route devant elle, le paysage qui défilait, et consulta sa montre. Elles roulaient depuis deux heures. Elle avait dû s'endormir.

— Tu es réveillée ? demanda Sage.

— Maintenant, oui.

— On va s'arrêter pour déjeuner dans quelques kilomètres.

— Il y aura du Coca et des frites ?

— J'ai du tofu et de la salade de lentilles, et du thé au gingembre pour le petit coup de boost.

Cette journée allait décidément de mal en pis...

— Je peux te parler, maintenant ?

Amber soupira. Sa sœur ne lâchait jamais le morceau.

— Tu sais quoi, Sage ? Je me fiche de savoir pourquoi tu penses que je devrais passer deux semaines en

voiture avec toi. C'est non. Donc on peut peut-être parler d'autre chose pour les quelques minutes qu'il nous reste à être ensemble ?

— Mais...

— Dis-moi plutôt pourquoi *tu* as choisi le centre de l'Australie. Pourquoi se taper toute cette route jusqu'au centre d'une île gigantesque pour faire ensuite demi-tour et se retaper le même chemin en sens inverse ?

Sage sourit.

— C'est exactement ce que j'essaie de te dire ! Je fais un coup à la maman, moi aussi.

Sage avait toujours adoré partir vers le nord, l'ouest, ou n'importe quel endroit que leur mère choisissait. Elle était contente de parcourir tous ces kilomètres en voiture. Elle était sidérée chaque fois qu'elle voyait sa sœur bouder ou taper du pied à côté du véhicule poussièreux, exigeant de savoir à quoi tout cela rimait.

— Comment ça ?

— C'est le voyage de maman, déclara Sage.

Une idée affreuse traversa l'esprit d'Amber. Elle tourna la tête vers l'arrière, scrutant les formes sous la bâche goudronnée.

— Oh, mon Dieu... Ne me dis pas que tu l'as amenée ? Tu ne comptes quand même pas répandre ses cendres sur je ne sais quelle autoroute déserte ?

— Oh, non ! L'urne est sur une étagère dans le salon, au milieu de ses dessins préférés.

— Tu me rassures.

Un souvenir lui revint brusquement, et elle se revit ramassant des brins d'herbe parmi les cailloux au bord d'une route, attendant en plein soleil pendant que Goldie dessinait le squelette gris et torturé d'un eucalyptus. Souvenir doux-amer. Elle n'avait pas hérité de la créativité de sa mère, pas plus que de sa spontanéité.

Soudain, elle aperçut le vaste espace ouvert d'une aire de repos : un panneau de station-service, des toits plats et bas, beaucoup de béton. C'était leur pause-déjeuner, et le premier pied hors de ce maudit circuit pour elle.

Mais avant qu'elle dise au revoir à sa sœur, elle voulait quand même savoir.

— Je ne comprends pas pourquoi tu veux aller là-bas, dit-elle.

— C'est le voyage que maman a fait.

— Oui, il y a deux ans. Quelques semaines qui se sont transformées en quatre mois quand elle est allée à une fête au profit des animaux écrasés sur la route, ou un truc dans le genre. Et alors ?

— Non, pas cette fois-là. Elle y est allée bien avant, quand on n'était pas nées. Tu te rappelles que j'ai trouvé ses journaux intimes ? Les vieux cahiers qu'il y avait dans cette boîte, au grenier. Je les ai lus, et devine... Elle a passé presque un an et demi là-bas. Et elle écrivait tous les jours.

Devant elles, la première voiture du convoi – celle de Tom-le-chef, supposa Amber – s'engagea sur l'aire de repos. Elle haussa les épaules.

— Maman n'en a jamais parlé. Peut-être qu'elle a préféré oublier ça.

— Non, ça lui a beaucoup plu, au contraire. Ça se voit dans la façon dont elle a écrit. Elle avait envie d'y retourner.

— Elle l'a fait. Et elle n'a fait que se plaindre de toute cette poussière rouge qu'elle n'arrivait pas à enlever de la voiture. Si elle rêvait d'y retourner, je crois qu'elle a réalisé son rêve.

Elle, elle rêvait juste d'une boisson fraîche et d'une pause-pipi.

— Non, c'est autre chose, insista Sage. C'est pour ça que je fais ce circuit. Il suit son parcours, à peu de choses près. Plus vite et dans de meilleures voitures, évidemment. On a l'air conditionné, la direction assistée et même un frigo portable, c'est pas génial, ça ? Mais on va là où Goldie est allée quand elle était jeune, idéaliste et libre. Je veux savoir ce qu'elle a ressenti là-bas, voir ce dont elle parle dans son journal. On a toutes les deux des choses à apprendre sur elle.

Elle lança à Amber un regard acéré et s'engagea dans le virage de sortie de l'autoroute.

Amber leva les yeux au ciel.

— Et tu crois que c'est avec ce genre d'argument que tu vas me donner envie de rester ?

— C'est le destin qui fait que tu es ici, Amber ! Tu ne le vois donc pas ?

— Ce que je vois, c'est une station-service. C'est là que je descends. Fin de l'aventure pour moi.

Les autres voitures s'étaient garées. Le conducteur de la dernière arrivée leur faisait signe en désignant un emplacement, comme s'il l'avait réservé pour elles. Sage se gara, coupa le moteur et se tourna vers Amber.

— Mais ce n'est pas tout.

Amber ouvrit sa portière.

— Je n'ai pas besoin d'en savoir plus !

Ce qu'elle savait de sa mère suffisait déjà à la décevoir pour sa vie entière.

— Amber, je t'assure que ça t'intéressera de le savoir. Vraiment.

Elle se retourna et toisa sa sœur.

— Tu n'es pas Goldie. N'essaie pas d'être Goldie. Et ne me dis pas ce qui m'intéresse, OK ?

Chapitre 5

Amber passa rapidement devant la rangée de quatre-quatre. Les occupants étaient sortis et étiraient leurs jambes ou enfilaient des vestes, tout en la dévisageant d'un air peu amène. Normal. Elle les avait mis en retard et s'était montrée parfaitement impolie. Elle aurait sûrement dû s'excuser, mais elle se dit que la meilleure chose à faire pour eux était simplement de partir. Regardant droit devant elle, elle évita leurs regards en se retenant de pleurer.

Espèce d'idiot, tu ne vas pas te montrer encore plus pitoyable !

Des portes coulissantes s'ouvrirent sur un immense espace climatisé. Il y avait des petits magasins, des toilettes, une petite alimentation, un espace restauration. Elle suivit l'odeur de friture et arriva dans la file d'attente trente secondes après un troupeau de touristes américains descendus d'un car. Les bras croisés sur son immense sweat-shirt jaune – qui ressemblait davantage à une robe, maintenant qu'elle était debout –, elle les écouta essayer de comprendre le menu. « C'est quoi, les chips ? » « C'est quoi, un flat white ? » « Où sont les frites ? » Elle aurait pu faire sa gentille Australienne et le leur expliquer, mais vu comme elle se sentait – encore sous l'effet de la gueule de bois, énervée et prête à hurler sur le premier venu –, il valait probablement mieux qu'elle s'abstienne.

Il lui fallut dix minutes pour passer sa commande, et douze de plus avant qu'elle ait entre les mains son remède à base de graisse, de sel et de bulles. Marchant comme une alcoolique avec un verre trop rempli, elle trouva une table à bonne distance des touristes, des bruits de vaisselle et des cris des gamins. Elle ouvrit la canette, but une gorgée, et, alors qu'elle roulait des yeux de plaisir, elle vit Tom-le-chef franchir les portes coulissantes pour scruter la salle. Les toilettes étaient à sa gauche, la petite alimentation à droite. Pourvu qu'il cherche l'une des deux ! Elle voulait se requinquer toute seule, sans questions, sans jugement ni... Oh, non, il venait vers elle... Elle posa un coude sur la table et plongea le nez dans ses frites, priant pour qu'il bifurque. *À droite, va à droite ! Ne t'arrête pas. Pas cette chaise. Ne t'assois pas, ne...*

— Oh, salut.

Le regard toujours aussi impassible, il jeta un coup d'œil rapide à ses frites, sa main sur la canette de Coca, la tente jaune qu'elle portait, sa coiffure douteuse et les traînées de mascara.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

Vu le spectacle qu'elle avait offert au départ, il n'était pas exclu qu'il s'inquiète vraiment pour elle. Comme il la regardait attentivement et semblait attendre sa réponse, elle se dit qu'elle pouvait peut-être prendre la peine de lui expliquer.

Non, finalement, non. Elle n'avait pas encore mangé une seule frite et elle en avait assez des explications – les siennes comme celles des autres. Elle prit donc une grosse portion de frites bien salées, et soupira de contentement.

— Un peu mieux maintenant, merci, répondit-elle enfin.

Il hocha la tête sans la quitter des yeux.

— Vous vous rappelez que j'ai dit que ce serait une pause-déjeuner *vite fait* ?

— Mm-mm.

— Et donc, il y a une raison valable pour que vous soyez *encore* là ?

Non, aucune, eut-elle envie de répliquer d'un ton hargneux. Au lieu de quoi, elle reprit des frites en se disant que ce n'était pas la faute de cet homme et qu'elle pourrait peut-être arranger un peu le cas de Sage avant que celle-ci n'embarque avec ses partenaires mécontents. Ce serait son cadeau d'adieu.

— Qu'est-ce que Sage vous a dit ?

— Que vous étiez en train de faire un stock de provisions.

Tant pis pour le cadeau d'adieu.

— Eh bien, elle a menti. La vérité, c'est que Sage m'a littéralement enlevée, et que je vais m'enfuir...

Elle montra son assiette.

— ... dès que j'aurai repris quelques calories.

Elle vit la mâchoire de Tom se crispier. Il ne la croyait pas, mais était clairement agacé.

— Ma sœur a pris mon délire d'ivrogne pour un « Oui, j'adorerais aller en Australie centrale. Dans ma ridicule robe de soirée et en talons hauts ». Ce que je n'ai pas dit, et ce que je ne compte pas faire. Apparemment, il y a des vols pour Sydney au départ de Dubbo toute la journée.

— Vous voulez partir ?

Elle sourit légèrement en percevant une lueur d'espoir dans sa voix.

— Oui. Le patron du pub m'a dit que je pourrais trouver une voiture pour m'emmener, à partir d'ici.

— Non.

— Non quoi ?

— Je ne vous laisserai pas ici à faire du stop.

— Je ne vous ai rien demandé. Je sais me débrouiller toute seule.

Elle n'aima pas du tout le regard ironique qu'il lui lança.

— D'accord, ce n'est peut-être pas l'impression que j'ai donnée ce matin, reconnut-elle.

— Vous aviez l'air complètement soûle.

Il exagérait, tout de même !

— J'ai passé une... mauvaise nuit, c'est vrai, mais j'ai dormi un peu depuis. Mon remède anti-gueule de bois va faire son effet, et...

Elle se tut. Il avait assez d'infos comme ça.

— Et vous portez les vêtements de quelqu'un d'autre, fit-il remarquer.

Elle baissa les yeux sur son sweat jaune et grimaça.

— Je sais, il est atroce, pas vrai ? Sage m'a dit qu'elle avait emporté plein de fringues pour moi, mais franchement, je ne sais pas ce qu'elle avait dans la tête, dit-elle en riant.

Il prit quelques instants avant de répondre et parla en ayant l'air de choisir prudemment ses mots :

— Écoutez, je ne sais pas quel est votre problème, mais si vous comptez chercher quelque chose à boire sur le trajet pour rentrer chez vous, cet endroit n'est pas le meilleur pour... ce genre de choses.

Que voulait-il dire par « ce genre de choses ». Oh ! Mais qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'elle était alcoolique ? Que Sage l'avait *réellement* enlevée ? Qu'elle l'emmenait dans le désert contre son gré pour... pour la sevrer ?

— Non. Je ne suis pas... Ce n'est pas... Elle n'a pas...

Elle leva les deux mains en l'air comme des panneaux stop et recommença :

— Bon, je veux juste rentrer chez moi, point final. Alors si vous pouviez m'indiquer la façon la plus rapide et la plus sûre d'aller d'ici à l'aéroport de Dubbo *cet après-midi*, je crois que l'on serait tous les deux bien plus heureux à la fin de cette journée.

— Attendez ici, dit-il en se dirigeant vers la petite alimentation.

Visiblement, il souhaitait vraiment qu'elle s'en aille. Ça tombait bien : elle aussi, elle voulait s'en aller.

Elle songea qu'il devait chercher les horaires de bus. Et que le type du pub savait de quoi il parlait, et que le prochain passerait dans deux jours. Et aussi qu'il y avait une centaine de voitures garées dehors, et qu'elle avait tout le temps de laisser le gras et le sucre faire

leur boulot avant d'essayer de trouver un covoiturage pour Dubbo. Elle avait essuyé le sel et le ketchup de ses doigts et finissait ses dernières gouttes de Coca lorsque Tom revint vers elle à grands pas.

Il se laissa tomber sur la chaise d'en face.

— Je vous ai trouvé une place. Départ dans cinq minutes.

— Ah, fit-elle en regardant autour d'elle. Avec qui ?

— Dans un car de touristes du troisième âge qui s'arrête à Dubbo.

— C'est mieux qu'avec un serial killer, dit-elle avec un sourire en coin. Merci.

Il sourit à son tour. C'était la première fois qu'elle le voyait sourire. Un beau sourire, gentil, avec des dents parfaites.

— Et vous devez cinquante dollars au chauffeur, ajouta-t-il.

— Ah, d'accord.

— Si vous ne les avez pas, je peux vous dépanner.

Décidément, il tenait vraiment à ce qu'elle s'en aille.

— Non, non, il faut juste que je trouve un distributeur de billets et ça ira. Vous prenez une commission ? demanda-t-elle en se levant.

— Non, je suis content de savoir que vous allez pouvoir rentrer.

— J'imagine, en effet.

— Vous imaginez bien.

Nouvel étalage de dents parfaites.

— Le distributeur est par là.

Elle versa ses détritits dans une poubelle et se hâta de le suivre. Il resta près d'elle tandis qu'elle s'activait sur l'écran du distributeur, et l'incita à y aller avant même qu'elle ait rangé les billets dans son portefeuille.

— Vous avez peur que je les fasse attendre, c'est ça ? demanda-t-elle.

— J'ai surtout peur qu'ils ne vous attendent pas. Vous avez deux minutes pour aller chercher vos affaires et prévenir votre sœur.

Elle pressa le pas.

— C'est celui-là.

Il lui montra un car luxueux qui ressemblait furieusement à la plupart des autres garés sur le parking, à ceci près qu'une file de têtes blanches s'entraidaient lentement à monter à bord.

— Donnez l'argent à Angus, c'est le chauffeur.

Par les vitres, elle vit de larges sièges confortables, des écrans de télé et des rideaux. Le trajet serait plus agréable que ces dernières heures. Et elle serait peut-être en meilleure compagnie.

— Vous êtes vraiment sœurs, avec Sage, ou ça fait partie de l'embrouille ?

— De l'embrouille ?

— Sage et Amber Jones ?

Il lui coula un regard sceptique. Certes, donner à deux enfants le nom de Sage – sauge, ou vert cendré – et Amber – ambre – était peu courant, et le nom de Jones était aussi répandu que celui de Smith. Mais leur mère avait un faible pour les couleurs, et le nom Faraday-Jones était déjà bien moins commun. Les filles laissaient parfois tomber le Faraday plutôt que de devoir l'épeler ou d'expliquer leur lien de parenté avec l'illustre famille – en l'occurrence, aucun. Mais de là à ce que Tom prenne cela pour une embrouille ? Croyait-il qu'il s'agissait d'un nouvel élément improbable du récit de Sage sur Rhonda, Amber et le destin ?

— En fait, on est jumelles, dit-elle.

Il fronça les sourcils et faillit bousculer une jeune fille qui avançait les yeux rivés sur son téléphone en traversant le parking.

— C'est vrai ?

Elle lui jeta un regard surpris. Il plaisantait ?

— Non. C'est difficile à croire, je sais, mais on est vraiment sœurs. Enfin, demies. On a la même mère, mais pas le même père.

Elles ne se ressemblaient pas du tout. Sage était grande, élancée, blonde et fofolle, alors qu'elle, elle faisait une tête de moins, deux tailles de soutien-gorge de

plus, qu'elle était rousse, pleine de taches de rousseur et généralement très raisonnable. Sauf la veille...

Sage était le portrait craché de Goldie, en moins entêtée et un peu plus posée. Son père était un musicien à la voix douce, toujours sans le sou et toujours sur les routes. Amber, de son côté, n'avait jamais ressemblé à personne de la famille Faraday-Jones, donc elle avait toujours supposé qu'elle devait tenir de l'homme avec lequel sa mère avait vécu pendant un an ; son père, le contributeur biologique qu'elle n'avait jamais vu, du moins pas à un âge où elle puisse s'en souvenir. Elle n'avait même jamais vu de photo de lui. Elle avait fouillé la maison de fond en comble après la mort de Goldie, et effectué des recherches sur Internet bien avant cela. Elle espérait encore voir un jour le visage qui lui ferait dire « Ah, d'accord, maintenant je comprends ».

— Super timing, Amber ! lança Sage en fermant le coffre du quatre-quatre.

Elle portait le manteau à imprimé zèbre par-dessus sa longue jupe et ses bottes, et ressemblait à une vendeuse de fleurs du Londres du XIX^e siècle.

— Je m'apprêtais à aller te chercher. On part d'une seconde à l'autre.

— Moi aussi. J'ai une place dans un car de touristes.

Amber ouvrit la portière côté passager et prit sa robe de soirée, désormais en piteux état. Après un bref coup d'œil vers le monticule bâché à l'arrière, elle se dit qu'il ne servait à rien de récupérer ses chaussures et qu'elle n'avait aucune envie d'emporter d'autres souvenirs de cette journée de merde. Lorsqu'elle referma la portière, Sage se campa devant elle, lui bloquant le passage.

— Tu ne peux pas partir.

— Oh si, je peux, et je suis même en train de le faire, répondit Amber en la repoussant.

— Mais...

Elle poursuivit son chemin et repassa devant la rangée de quatre-quatre en adressant un vague signe de la main aux quelques voyageurs qui lui lançaient des regards

noirs en entrant dans leur véhicule. *Je vous rends service, là !* avait-elle envie de leur crier.

— Amber, attends ! Tu...

— Laisse tomber.

Plus loin, la file des seniors en était aux deux derniers à embarquer. Elle pressa le pas. Derrière elle, elle entendait le convoi démarrer et les pas de Sage s'arrêter puis repartir. Elle imagina le dilemme qui devait la tirailler : devait-elle poursuivre sa réticente de sœur ou rejoindre le convoi avant qu'il parte sans elle ? Elle eut pitié et ralentit le pas pour laisser Sage la rejoindre.

— C'était intéressant, mais ne refaisons plus jamais ça, dit-elle en l'étreignant brièvement. Salut.

Alors qu'elle s'écartait, les longs doigts de Sage agrippèrent le sweat-shirt jaune.

— Maman a passé presque un an là-bas, Amber. Tout est dans son journal.

— Bon Dieu, Sage !

Mais pourquoi sa sœur ne se décidait toujours pas à lui dire au revoir ? Elle entendit le moteur du car se mettre en route et dit sèchement :

— Il faut que j'y aille.

Elle se mit à courir et arriva au car au moment où il refermait ses portes.

— Attendez !

Elle passa une main entre les portes et lança au chauffeur :

— Vous êtes Angus ? Vous devez avoir une place pour moi.

Les portes se rouvrirent. Le chauffeur se tourna vers elle mais ne dit rien.

Peut-être s'était-elle trompée de car.

— Je suis Amber. On m'a dit que je pouvais aller à Dubbo avec vous.

Toujours rien. À part un léger murmure en provenance des premiers fauteuils.

Elle balaya le parking du regard. Peut-être qu'un autre chauffeur les attendait, elle et son argent. Peut-être était-il dans ce car, là-bas, qui faisait marche arrière.

— Amber, dit Sage en lui tapant sur l'épaule.

Amber la repoussa comme une mouche et monta sur la première marche.

— J'ai cinquante dollars pour le chauffeur qui m'emmènera à Dubbo.

Le type sourit.

— Dans ce cas, c'est moi. Dépêchez-vous de monter, j'ai des passagers en correspondance dans deux heures.

— Amber, répéta Sage en empoignant cette fois fermement son sweat-shirt. Écoute-moi une seconde, tu veux ?

Amber entendait une douce musique à l'intérieur du car et sentait l'odeur du café servi à bord. Le paradis à portée de la main...

— Pourquoi veux-tu que je t'écoute ? Tu ne m'as pas écoutée, toi.

Sur ce, elle se dégagea et monta une marche de plus.

— Salut, Sage.

— Attends !

Amber sortit de son portefeuille un billet de cinquante dollars.

Au moment où elle tendait l'argent au chauffeur et où les portes se refermaient, Sage cria dans l'interstice encore entrouvert :

— Ne pars pas ! C'est à propos de ton père !



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI BOOKS
le 6 mai 2018.

Dépôt légal : mai 2018.
EAN 9782290159866
OTP L21EDDN000929N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion